

Édition avec dossier

Nietzsche

Le Gai Savoir



Traduction et présentation
de Patrick Wotling

PRÉPAS SCIENTIFIQUES 2021

«LA FORCE DE VIVRE» : ÉDITION PRESCRITE

GF

Nietzsche

Le Gai Savoir

Interroger le fanatisme de la vérité qui gouverne la philosophie, reconnaître la vie seule pour source de toute valeur, l'indépendance pour la vertu suprême du philosophe, et rechercher une réconciliation inédite de l'art et de la science : tel est pour Nietzsche le sens du gai savoir.

Publié en 1882, réédité et augmenté en 1887, cet ouvrage met en œuvre les principaux thèmes de la pensée de Nietzsche, dont celui de l'éternel retour, qu'il introduit ici pour la première fois. L'auteur y déploie le projet d'une guérison de l'humanité, d'un regain de force et d'amour de la vie : «suprême espérance» qui ne saurait se conquérir que dans la douleur... et dans l'ivresse.

Dossier

1. La force de vivre : comment surmonter les idéaux maladifs ?
2. La philosophie de l'avenir : une thérapie culturelle
3. Le gai savoir : l'affirmation de la vie
 - Glossaire des principales notions de la philosophie de Nietzsche

Traduction, présentation et notes de Patrick Wotling
Dossier et glossaire de Typhaine Morille

Texte intégral

En couverture :

Illustration

de Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

NIETZSCHE

Le Gai Savoir



PRÉSENTATION

TRADUCTION

NOTES

BIBLIOGRAPHIE

CHRONOLOGIE

de Patrick Wotling

DOSSIER

GLOSSAIRE

de Typhaine Morille

GF Flammarion

*Du même auteur
dans la même collection*

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA.
L'ANTÉCHRIST.
AURORE.
LE CAS WAGNER. CRÉPUSCULE DES IDOLES.
ECCE HOMO. NIETZSCHE CONTRE WAGNER.
GÉNÉALOGIE DE LA MORALE.
HUMAIN, TROP HUMAIN I.
HUMAIN, TROP HUMAIN II.
LE LIVRE DU PHILOSOPHE.
LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE.
PAR-DELÀ BIEN ET MAL.
SECONDE CONSIDÉRATION INTEMPESTIVE.
SUR L'INVENTION DE LA MORALE – GÉNÉALOGIE DE LA
MORALE, DEUXIÈME TRAITÉ.

© Flammarion, Paris, 1997, pour la traduction.

© Flammarion, Paris, 2020, pour cette édition.

ISBN : 978-2-0815-1085-2

INTRODUCTION

« Ce sera toujours une question difficile à résoudre, disait Heine dans la préface à ses *Reisebilder*, que celle de savoir comment on doit traduire en français un écrivain allemand. Doit-on élaguer çà et là des pensées et des images, quand elles ne répondent pas au goût civilisé des Français et lorsqu'elles pourraient leur paraître une exagération désagréable ou même ridicule ? Ou bien faut-il introduire le sauvage allemand dans le beau monde parisien avec toute son originalité d'outre-Rhin, fantastiquement colorié de germanismes et surchargé d'ornements par trop romantiques ? Selon mon avis, je ne crois pas que l'on doive traduire le sauvage allemand en français apprivoisé, et je me présente ici moi-même dans ma barbarie native, à l'instar des Charruas, à qui vous avez fait, l'été dernier, un accueil si bénévole. Et moi aussi je suis un guerrier comme l'était le grand Tacuabé¹. »

On s'étonnera de voir appliquer ce mot de Heine à un écrivain aussi critique que Nietzsche envers l'Allemagne, la littérature et, plus largement, la culture allemandes, à un philosophe doublé d'un écrivain qui prétend créer rien de moins qu'une langue nouvelle, un « nouveau langage » comme il le dira dans *Par-delà*

1. H. Heine, *Tableaux de voyage*, rééd. Paris, Éditions de l'Instant, 1989, p. 13-14.

bien et mal, puis dans *Ecce Homo*, et auquel on ne saurait contester sa maîtrise du verbe ; on s'émouvra de voir appliquer le fantastique et la surcharge romantiques au penseur qui s'est fait une spécialité de critiquer — et avec quelle virulence — le romantisme, et d'en dévoiler la signification : l'expression de la maladie, de la fatigue, de l'épuisement et de l'incapacité à créer d'un acte véritablement créateur, ainsi que l'expliquera longuement et patiemment le paragraphe 370 de ce *Gai Savoir*. On s'indignera sans doute de voir ainsi soupçonner le penseur qui revendique avec orgueil le titre de « classique », et dont les modèles stylistiques sont et demeurent essentiellement les moralistes et psychologues français, de La Rochefoucauld et Pascal à Chamfort et Stendhal, tous maîtres de la rigueur formelle et de l'économie d'expression : « Au fond, c'est à un petit nombre de Français anciens que je reviens sans cesse : je ne crois qu'à la culture française et tiens tout ce qui ailleurs en Europe s'intitule "culture" pour un malentendu, pour ne rien dire de la culture allemande [...].¹ »

Et pourtant : le texte de Nietzsche, même le texte du *Gai Savoir* en particulier, qui cependant n'atteint pas encore aux sommets d'ivresse et de virtuosité expressive qui caractérisent les écrits de 1888, ce texte abonde en audaces stylistiques et en images heurtées que l'on hésite parfois à restituer à l'identique en français, comme l'exige pourtant le devoir du traducteur, par crainte de brusquer ce que Heine appelait avec délicatesse le « goût civilisé des Français » : ainsi, par exemple, des pensées que, dans le paragraphe 285, on se refuse à déharnacher ; ainsi du « comme-escalader-des-degrés et simultanément comme-se-reposer-sur-les-nuées » qui définit, dans le paragraphe 288, la disposition d'âme sublime à laquelle peut aspirer l'humanité à venir ; que dire de

1. *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si avisé », § 3, trad. É. Blondel, Paris, GF-Flammarion, 1992, p. 78. Voir les lignes suivantes : « Si non seulement je lis, mais j'aime Pascal [...]. »

ces antipodes qui réclament impérieusement leur droit à exister? Ou de la « plurispiritualité » à laquelle éduque le polythéisme selon le paragraphe 143? Pour ne rien dire des néologismes dont Nietzsche semble s'amuser de manière récurrente... Et de manière générale, l'étrangeté de Nietzsche tient sans doute d'abord à ce que son style se caractérise largement, nous semble-t-il, par son oralité — mais une oralité qui fait fréquemment place à une écriture littéraire des plus recherchées et à un lyrisme extrême.

Ce ne sont là que quelques exemples. On allongerait sans peine la liste des bizarreries qui exigeront du lecteur un incontestable effort d'adaptation et de réflexion. Cet effort fait-il sens pour le philosophe qu'est Nietzsche? Et n'est-ce pas pour cela précisément que l'on doit maintenir inchangé tout ce que Heine a magnifiquement caractérisé : « [...] le style, l'enchaînement des pensées, les transitions, les brusques saillies, les étrangetés d'expression, bref, tout le caractère de l'original allemand [...] »?

On l'aura compris, ce n'est pas de style au sens banal ni de rhétorique qu'il s'agit — mais bien de pensée et de conduite de l'argumentation : rien n'est en effet insignifiant dans l'expression nietzschéenne, et les « étrangetés » moins que toute autre chose — à commencer par l'expression de *fröhliche Wissenschaft*, de « gai savoir », qui — emblématique en cela de l'ouvrage tout entier, mais plus profondément de la pensée nietzschéenne dans sa spécificité — n'est d'aucune langue ou de plusieurs à la fois : ainsi que le donne à entendre le sous-titre qui redouble d'emblée le titre, mais le déborde également pour en démultiplier le sens. Nietzsche dit — ou traduit, ou transpose — en allemand une formule qu'il emprunte au Moyen Âge provençal pour donner à penser ce que, selon lui, la culture allemande contemporaine ne peut et ne veut justement pas penser. Expliquons-nous : ce n'est pas par souci d'érudition et de respect pour les règles universitaires de la citation en langue originale que Nietzsche ajoute la formule de *gaya*

[...]

LE GAI SAVOIR

« *La gaya scienza* »

*Pour le poète et pour le sage, toutes les choses sont amies
et sacrées, toutes les expériences utiles, tous
les jours saints, tous les hommes divins.*

Emerson¹.

[Épigraphe de l'édition de 1882]

*J'habite ma propre maison,
N'ai jamais copié personne en rien
Et — me suis en outre moqué de tout maître
Qui ne s'est pas moqué de lui-même.*

Au-dessus de ma porte.

[Épigraphe de l'édition de 1887]

PRÉFACE À LA SECONDE ÉDITION

1

Peut-être faut-il à ce livre plus qu'une unique préface; et encore demeurerait-il toujours, en fin de compte, un doute quant à la possibilité que quelqu'un, sans avoir vécu quelque chose de semblable, se familiarise avec l'*expérience vécue* de ce livre grâce à des préfaces². On le dirait écrit dans la langue du vent de dégel: il est fait d'arrogance, d'inquiétude, de contradiction, de temps d'avril, de sorte qu'il rappelle constamment aussi bien la proximité de l'hiver que la *victoire* sur l'hiver, victoire qui arrive, doit arriver, est peut-être déjà arrivée... Il respire continuellement la reconnaissance, comme si était survenu précisément l'événement inespéré entre tous, la reconnaissance d'un homme qui guérit, — car ce fut bien la *guérison*, cet événement inespéré entre tous. « Gai savoir »: cela veut dire les saturnales³ d'un esprit qui a résisté patiemment à une terrible et longue oppression — patiemment, fermement, froidement, sans s'incliner, mais sans espoir —, et qu'envahit soudain l'espoir, l'espoir de la santé, l'*ivresse*⁴ de la guérison. Quoi d'étonnant qu'y apparaisse bien de la déraison et de la folie, bien de la tendresse espiègle, prodiguée même à des problèmes qui ont une peau hérissée de piquants et ne sont pas du genre à se laisser caresser et charmer⁵. Tout ce livre

n'est justement rien d'autre qu'une réjouissance qui succède à une longue privation et une longue impuissance, l'exultation de la force qui est de retour, de la foi ranimée en un demain et un après-demain, du brusque sentiment et pressentiment d'avenir, de proches aventures, d'un grand large de nouveau offert⁶, de buts de nouveau permis, auxquels on croit de nouveau. Et que de choses je laissais désormais derrière moi! Ce pan de désert, d'épuisement, d'incroyance, de glaciation au beau milieu de la jeunesse, cette sénilité insérée là où elle n'avait pas lieu d'être, cette tyrannie de la douleur, surpassée encore par la tyrannie de la fierté qui repoussait les *conclusions* de la douleur⁷ — et les conclusions sont des consolations —, cet isolement radical, légitime défense contre un mépris de l'homme devenu maladivement lucide, cette restriction principielle⁸ à l'amer, à l'âpre, au douloureux de la connaissance, décrétée par le *dégoût* qu'avaient fait croître peu à peu un régime et une mauvaise éducation⁹ intellectuels imprudents — on appelle cela le romantisme¹⁰ —, oh qui pourrait éprouver tout cela comme je l'ai éprouvé moi! Mais celui qui le pourrait me pardonnerait à coup sûr bien plus qu'un peu de folie, d'exubérance, de « gai savoir », — par exemple la poignée de chants qui sont désormais ajoutés à ce livre — chants dans lesquels un poète tourne tous les poètes en ridicule de manière difficilement pardonnable. — Ah! ce n'est pas seulement sur les poètes et leurs beaux « sentiments lyriques » que ce ressuscité doit passer sa méchanceté : qui sait quel genre de victime il recherche, quelle monstrueuse matière à parodie le charmera sous peu? « *Incipit tragœdia* » — lit-on à la fin de ce livre¹¹ dangereusement inoffensif : qu'on se tienne sur ses gardes! Quelque chose de prodigieusement mauvais et méchant s'annonce : *incipit parodia*, à n'en pas douter...

2

— Mais laissons là monsieur Nietzsche : que nous importe que monsieur Nietzsche ait retrouvé la santé?... Un psychologue connaît peu de questions aussi attirantes que celle du rapport entre santé et philosophie, et au cas où il tombe lui-même malade, il entre dans sa maladie en y apportant toute sa curiosité de scientifique¹². On a en effet nécessairement, à supposer que l'on soit une personne, la philosophie de sa personne : mais il y a là une différence considérable. Chez l'un, ce sont les manques qui philosophent, chez l'autre, les richesses et les forces. Le premier a un *besoin impérieux* de sa philosophie, que ce soit comme soutien, soulagement, remède, délivrance, élévation, détachement de soi ; chez le second, elle n'est qu'un beau luxe, dans le meilleur des cas la volupté d'une reconnaissance triomphante qui doit finir par s'inscrire en majuscules cosmiques au ciel des concepts. Dans l'autre cas, plus fréquent toutefois, lorsque ce sont les états de détresse qui font de la philosophie, comme chez tous les penseurs malades — et peut-être y a-t-il une majorité de penseurs malades dans l'histoire de la philosophie — : qu'adviendra-t-il de la pensée qui se trouve soumise à la *pression* de la maladie ? Voilà la question qui importe pour le psychologue¹³ : et ici, l'expérimentation¹⁴ est possible. Exactement comme le fait un voyageur qui projette de s'éveiller à une certaine heure et s'abandonne ensuite calmement au sommeil : de même nous, philosophes, à supposer que nous tombions malades, nous nous livrons momentanément, corps et âme, à la maladie — nous fermons en quelque sorte les yeux sur nous-mêmes. Et de même que ce voyageur sait que quelque chose en lui *ne dort pas*, que quelque chose compte les heures, et le réveillera, de même nous savons que l'instant décisif nous trouvera éveillés, — que quelque chose surgira alors et prendra l'esprit *sur le fait*, je veux dire en flagrant délit de faiblesse, ou de demi-tour, ou de capitulation, ou d'endurcissement, ou d'assombrisse-

[...]

QUATRIÈME LIVRE

SANCTUS JANUARIUS

*Toi qui de ta lance de flamme
Fracasses la glace de mon âme
Qui désormais, bouillonnante, à la mer
De sa suprême espérance se rue :
Plus claire toujours et toujours plus saine,
Libre dans la nécessité la plus comble d'amour : —
Elle célèbre ainsi tes prodiges,
Janvier le plus beau!*

Gênes, janvier 1882.

276

Pour la nouvelle année. — Je vis encore, je pense encore : je dois vivre encore, car je dois encore penser. *Sum, ergo cogito : cogito, ergo sum*¹⁹⁹. Aujourd'hui, chacun s'autorise à exprimer son vœu et sa pensée la plus chère : eh bien, je veux dire, moi aussi, ce que je me suis aujourd'hui souhaité à moi-même et quelle pensée m'est venue à l'esprit la première cette année, — quelle pensée doit être pour moi le fondement, la garantie et la douceur de toute vie à venir ! Je veux apprendre toujours plus à voir dans la nécessité des choses le beau : je serai ainsi l'un de ceux qui embellissent les choses. *Amor fati*²⁰⁰ : que ce soit doréna-

vant mon amour! Je ne veux pas faire la guerre au laid. Je ne veux pas accuser, je ne veux même pas accuser les accusateurs. Que *regarder ailleurs* soit mon unique négation! Et somme toute, en grand : je veux même, en toutes circonstances, n'être plus qu'un homme qui dit oui!

277

Providence personnelle. — Il existe un certain sommet de la vie : lorsque nous l'avons atteint, nous sommes, en dépit de toute notre liberté et quand bien même nous avons refusé au beau chaos de l'existence toute raison et toute bonté prévenantes, exposés une fois encore au plus grand danger d'asservissement intellectuel, et devons subir notre épreuve la plus difficile. C'est seulement maintenant, en effet, que la pensée d'une providence personnelle se poste devant nous avec la force la plus insistante et qu'elle a pour elle le meilleur porte-parole, l'apparence, maintenant que nous touchons du doigt le fait que toutes, toutes les choses qui nous concernent *tournent constamment à notre plus grand avantage*. La vie de chaque jour et chaque heure semble ne rien vouloir de plus que constamment prouver ce principe; quoi qu'il se produise, le beau ou le mauvais temps, la perte d'un ami, une maladie, une calomnie, le retard d'une lettre, une entorse à la cheville, un coup d'œil jeté dans un magasin, un contre-argument, un livre qu'on ouvre, un rêve, une tromperie : cela se révèle sur-le-champ, ou très peu de temps après, quelque chose qui « ne pouvait pas ne pas arriver », — cela est plein de sens profond et d'utilité *pour nous* précisément! Y a-t-il séduction plus dangereuse que de congédier la croyance aux dieux d'Épicure, ces inconnus insoucians, et de croire à n'importe quelle divinité soucieuse et mesquine qui connaît personnellement jusqu'au moindre cheveu de notre tête et n'éprouve aucun dégoût à

rendre le plus misérable service? Eh bien — je veux dire malgré tout cela! nous laisserons les dieux en paix, et aussi les génies obligeants, et nous nous contenterons d'admettre que notre propre adresse pratique et théorique à interpréter et organiser les événements a désormais atteint son apogée. Nous n'aurons pas non plus une trop haute opinion de cette dextérité de notre sagesse si parfois nous sommes excessivement surpris par la merveilleuse harmonie qui naît du jeu de notre instrument : une harmonie trop belle pour que nous osions nous l'attribuer à nous-mêmes. En fait, de temps à autre, quelqu'un joue *avec* nous — le cher hasard : il lui arrive de conduire notre main, et la providence la plus souverainement sage ne pourrait concevoir de plus belle musique que celle qu'exécute alors avec brio notre main insensée.

278

La pensée de la mort. — Vivre au milieu de ce dédale de ruelles, de besoins, de voix suscite en moi un bonheur mélancolique : que de jouissance, d'impatience, de désir, que de vie assoiffée et d'ivresse de vivre se révèle ici à chaque instant! Et pourtant tous ces êtres bruyants, vivants, assoiffés de vie plongeront bientôt dans un tel silence! Comme chacun est suivi par son ombre, le sombre compagnon qu'il emmène avec lui! Il en est toujours comme à l'ultime moment avant le départ d'un navire d'émigrants : on a plus de choses à se dire que jamais, l'heure presse, l'océan et son mutisme désolé attend, impatient, derrière tout ce bruit — si avide, si sûr de tenir sa proie. Et tous, tous pensent que le temps écoulé jusqu'alors n'est rien ou peu de chose, que le proche avenir est tout : d'où cette hâte, ces cris, cet étourdissement de soi-même, cette duperie de soi-même! Chacun veut être le premier dans cet avenir, — et pourtant c'est la mort

et le silence de mort qui est l'unique certitude et le lot commun à tous dans cet avenir! Qu'il est étrange que cette unique certitude et ce lot commun n'aient presque aucun pouvoir sur les hommes et qu'ils soient à *mille lieues* de se sentir comme une confrérie de la mort! Cela me rend heureux de voir que les hommes ne veulent absolument pas penser la pensée de la mort! J'aimerais contribuer en quelque manière à leur rendre la pensée de la vie encore cent fois *plus digne d'être pensée*.

279

Amitié d'astres. — Nous étions amis et nous sommes devenus étrangers. Mais c'est bien ainsi et nous ne voulons pas nous dissimuler ni nous masquer ce fait comme si nous devions en avoir honte. Nous sommes deux navires dont chacun a son but et sa route; nous pouvons bien nous croiser et célébrer une fête en commun, comme nous l'avons fait, — les braves navires reposaient alors si tranquillement, dans un seul et même port, sous un seul et même soleil, qu'ils pouvaient donner l'impression d'avoir déjà atteint leur but et d'avoir eu un seul et même but. Mais alors la force toute-puissante de notre tâche nous sépara de nouveau, nous poussant vers des mers différentes et des contrées aux soleils différents, et peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais, — peut-être aussi nous arrivera-t-il de nous voir, mais sans plus nous reconnaître : les mers et les soleils différents nous ont changés! Qu'il nous ait fallu devenir étrangers, c'est la loi *au-dessus* de nous : et c'est précisément pourquoi nous devons aussi nous considérer avec plus de vénération! C'est précisément pourquoi la pensée de notre ancienne amitié doit devenir plus sacrée! Il existe vraisemblablement une immense courbe et trajectoire sidérale invisible au sein de laquelle nos chemins et nos buts si diffé-

rents peuvent *s'intégrer* comme de petits segments, — élevons-nous à cette pensée ! Mais notre vie est trop courte et notre acuité visuelle bien trop réduite pour que nous puissions être plus que des amis au sens de cette sublime possibilité. — Et nous voulons ainsi *croire* à notre amitié d'astres, même si nous devions être mutuellement ennemis sur la terre.

280

Architecture des hommes de connaissance. — Il faudra prendre conscience un jour, et vraisemblablement ce jour est-il proche, de ce qui manque avant tout à nos grandes villes : des lieux calmes et vastes, de vastes dimensions où méditer, des lieux possédant de longs portiques très spacieux pour le mauvais temps ou l'excès de soleil, où ne pénètre pas le vacarme des voitures et des bonimenteurs et où une bienséance plus raffinée interdit même au prêtre de prier à voix haute : des édifices et des jardins qui expriment comme un tout la sublimité de la réflexion et du cheminement à l'écart. Le temps n'est plus où l'Église détenait le monopole de la méditation, où il fallait toujours que la *vita contemplativa* soit d'abord *vita religiosa* : et tout ce que l'Église a bâti exprime cette pensée. Je ne saurais comment nous pourrions nous satisfaire de ses édifices, même si on les dépouillait de leur destination ecclésiastique ; ces édifices parlent une langue bien trop pathétique et partielle, en tant que demeures de Dieu et sièges fastueux d'un commerce supramondain pour que nous, sans-dieux, puissions y penser *nos pensées*. Nous voulons *nous* être traduits en pierre et en plante, nous voulons nous promener en *nous-mêmes* lorsque nous parcourons ces portiques (galeries) et ces jardins.

[...]

NOTES

1. Nietzsche connaît les *Essays* de Ralph Waldo Emerson dans la traduction allemande de G. Fabricius (*Versuche*, Hanovre, 1858). Cette citation est extraite du premier *Essay*, intitulé *History*. Voir à ce propos l'article de G. Campioni « *Wohin man reisen muß. Über Nietzsches Aphorismus 223 aus "Vermischte Meinungen und Sprüche"* », *Nietzsche-Studien*, Bd 16, 1987. Nietzsche, dont le jugement sur Emerson se fera nettement plus critique par la suite, le met au nombre des maîtres de la prose dans le § 92. Voir encore *Crépuscule des idoles*, « *Incursions d'un inactuel* », § 13.

2. Nietzsche insiste d'emblée sur le problème de la communicabilité, de l'intelligibilité de son texte et son rapport à l'expérimentation. C'est sur ce thème que se refermera également le livre V de l'ouvrage (§ 381 : « *De la question de l'intelligibilité* », § 382 : « *Nous autres, nouveaux, sans nom, difficiles à comprendre...* »). Sur ce problème — préliminaire à toute étude des textes de Nietzsche —, voir encore, entre autres, l'*Essai d'autocritique* ajouté en 1886 à *La Naissance de la tragédie*, § 3 en particulier, et le paragraphe final de *Par-delà bien et mal*.

3. Les saturnales sont une fête romaine célébrée à l'origine le 17 décembre, plus tard du 17 au 23 décembre. Maîtres et esclaves y échangeaient momentanément leurs rôles. L'idée suscitée ici par cette image est donc celle d'un renversement, d'une interversion des rôles : la santé occupe désormais le rôle tenu naguère par la maladie, les valeurs de la santé gouvernent désormais et imposent leurs interprétations en dissipant les suggestions et interprétations issues des valeurs propres à la maladie, ou, selon le terme qu'utilise de plus en plus fréquemment Nietzsche à la fin des années 1880, toujours en français, de la décadence.

4. *Trunkenheit* : Nietzsche emploie plus généralement le terme de *Rausch* pour désigner l'ivresse, concept capital de la psychologie nietzschéenne, c'est-à-dire de la pensée de la volonté de puissance. Il faut se rappeler ici que Nietzsche analyse l'ivresse comme un sentiment de puissance de très haute intensité, qu'accompagne à titre de résultante un sentiment d'euphorie ; voir par exemple

FP XIV, 14 [117] : « Le sentiment d'ivresse, correspondant en réalité à un *surplus de force* [...]. L'état de plaisir que l'on nomme *ivresse* est très exactement un haut sentiment de puissance [...]. » Remarquons encore que quelques lignes plus bas, Nietzsche évoquera le sentiment d'impuissance (*Ohnmacht*) qui caractérise les états maladifs. On sait que Nietzsche introduit ce concept dans la réflexion philosophique dès *La Naissance de la tragédie*, où l'ivresse caractérise les états dionysiaques (voir notamment *La Naissance de la tragédie*, § 2), alors que l'apollinisme est lui défini par le rêve. Sur l'ivresse, voir encore *Crépuscule des idoles*, « Incursions d'un inactuel », § 8 à 10.

5. Il faut remarquer que c'est d'abord par une série de tonalités affectives que Nietzsche définit et caractérise son ouvrage : indices du primat de l'affectivité sur la rationalité et la discursivité, sur lequel l'ouvrage reviendra abondamment.

6. Littéralement : « de mers de nouveau ouvertes », expression qui constitue en allemand l'équivalent de notre « haute mer », ou de notre « grand large », que nous préférons afin de mettre en relief l'image de la rupture entière et du départ vers un monde sans repères. La métaphorique de la haute mer, avec ses connotations (le danger, et, de la part du navigateur, le courage), est une constante du *Gai Savoir*, et fournit à Nietzsche un modèle pour décrire la démarche philosophique nouvelle qu'il entreprend de construire — en rupture avec les questionnements philosophiques classiques.

7. On notera dans cette phrase l'association du vocabulaire de l'affectivité à celui de la pensée rationnelle : procédé d'écriture qui permet à Nietzsche de signaler le rapport généalogique entre la pensée (interprétation) et le corps ou l'état spécifique du corps (source productrice de l'interprétation), et de ce fait de déplacer la question de la vérité du contenu de la pensée vers celle de sa signification généalogique.

8. On remarquera l'utilisation insistante du lexique métaphysique (radical, principiel) appliqué non plus à l'analyse rationnelle de l'absolu, mais à l'expérience vécue.

9. *Vervöhnung* : le fait de mal éduquer, gâter, au sens où l'on gâte un enfant : tout passer, tout accepter, mais aussi corrompre. *Le Gai Savoir* fera un usage fréquent de ce terme en jouant sur ses diverses nuances.

10. Le § 370 reviendra de manière détaillée sur la définition du romantisme, que Nietzsche caractérise dans une perspective physiologique et médicale, en l'opposant au dionysiaque (ou au classique). Voir les notes correspondant à ce paragraphe.

11. « La tragédie commence » : titre du § 342, le dernier aphorisme du quatrième livre, par lequel s'achevait *Le Gai Savoir* dans sa première version. La formule sera reprise tout à la fin du § 382, un paragraphe avant la fin du cinquième livre.

12. Après un premier paragraphe déroutant en ce qu'il semble purement autobiographique, voire anecdotique, et fort peu problématique, Nietzsche en vient à poser le problème et à dégager le sens proprement philosophique des remarques précédentes. Ce

procédé, courant chez Nietzsche, est destiné à mettre le lecteur à l'épreuve — en lançant les formules « laissons là... », « que nous importe ? », Nietzsche donne en fait la parole au mauvais lecteur. On trouvera d'autres exemples de ce procédé dans la préface de *La Généalogie de la morale*. Cette stratégie est du reste thématiquée explicitement dans *Ecce Homo* (« Pourquoi j'écris de si bons livres », « *La généalogie de la morale* »).

13. Réponse terme à terme à la question initiale de ce second paragraphe.

14. Le terme employé ici par Nietzsche est *das Experiment*, et non plus *das Erlebnis*, comme dans la phrase d'ouverture de cette préface. Ce terme connote davantage l'idée de test, d'interrogation et de vérification. Sur l'importance de l'expérimentation, voir notamment, plus bas, les § 319 et 324.

15. L'image du réveil est fréquente chez Nietzsche (cf. la préface de *La Généalogie de la morale* par exemple). Ce texte en indique la signification : le réveil modélise la sortie de la maladie, l'accession à la santé.

16. Nietzsche joue ici sur l'assonance des termes *geführt* (entraînés) et *verführt* (séduits).

17. On notera le rapport qu'établit ce passage entre physiologie et psychologie.

18. *Bisher* : terme capital, extrêmement fréquent sous la plume de Nietzsche, qui traduit la profonde unité de la tradition philosophique depuis Platon, par-delà les différences doctrinales, et annonce simultanément l'espoir d'une mutation profonde de la nature même du questionnement philosophique. Ce thème sera largement repris et approfondi dans *Par-delà bien et mal* avec la figure des philosophes à venir, ainsi que dans *La Généalogie de la morale* (voir en particulier, III, § 15). Sur le sens précis du *bisher* chez Nietzsche, et son opposition au *Versuch*, à l'essai ou à la tentative que doit représenter la philosophie authentique, voir l'analyse d'Éric Blondel, *Nietzsche, le corps et la culture*, Paris, PUF, 1986, en particulier p. 125.

19. *Interprétation* : c'est là le concept fondamental de la réflexion de Nietzsche, qui s'identifie à la volonté de puissance et dit l'activité fondamentalement interprétative de la réalité. Nietzsche utilise concurremment pour désigner l'interprétation les termes d'*Auslegung* (c'est le cas ici) ou d'*Interpretation*.

20. On notera le recours à la terminologie philologique : le corps est implicitement présenté comme un texte dont les systèmes philosophiques sont le commentaire ou la traduction. La notion classique d'erreur est évacuée au profit de la notion de méprise ou de contresens : distorsion effectuée à propos d'un texte, infidélité de lecture. Le tout dernier paragraphe du livre V insistera de nouveau sur cet indispensable art de bien lire que Nietzsche nomme « philologie ». Sur cette notion, voir encore la préface d'*Aurore*, § 5, le fragment 14 [60] des posthumes de 1888 (*FP XIV*), ou *L'Antéchrist*, § 52 : « Par philologie, il faut entendre ici, dans un sens très général, l'art de bien lire, — de savoir déchiffrer des faits sans les

[...]

D O S S I E R

- 1 — *La force de vivre : comment surmonter les idéaux maladiés ?*
- 2 — *La philosophie de l'avenir : une thérapie culturelle*
- 3 — *Le gai savoir : l'affirmation de la vie*

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE NIETZSCHE CITÉES DANS LE DOSSIER

Aurore, trad. É. Blondel, O. Hansen-Løve et Th. Leydenbach, Flammarion, « GF », 2012.

Crépuscule des idoles, trad. P. Wotling, dans *Le Cas Wagner*.
Crépuscule des idoles, Flammarion, « GF », 2005.

Ecce homo, trad. É. Blondel, Flammarion, « GF », 1992.

Éléments pour la généalogie de la morale, trad. P. Wotling, Le Livre de Poche, 2000.

GS : Le Gai Savoir.

HTH I : Humain, trop humain I, trad. P. Wotling, Flammarion, « GF », 2019.

HTH II : Humain, trop humain II, trad. É. Blondel, O. Hansen-Løve et Th. Leydenbach, Flammarion, « GF », 2019.

Par-delà bien et mal, trad. P. Wotling, Flammarion, « GF », 2000.

Les termes dont la première occurrence est suivie d'un astérisque sont définis dans le Glossaire, p. 493-498.

Le Gai Savoir, rédigé essentiellement au cours du mois de janvier 1882, est pensé par Nietzsche (1844-1900) à la fois comme un prolongement d'*Aurore* (1881), son œuvre précédente, et comme une introduction à *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1884), œuvre qui, selon Nietzsche, « brisera en deux l'histoire de l'humanité¹ ». L'ouvrage, qui paraît dans sa première version en août 1882, sera ensuite réédité en 1887, augmenté de la préface ainsi que du V^e livre et des « Chansons du prince Vogelfrei² ». Les problèmes abordés par *Le Gai Savoir* portent la marque de cette gestation, ainsi que Nietzsche la qualifiera³, qui conduit progressivement ses problèmes à leur pleine maturité. Et c'est bien d'une naissance, ou plutôt d'une renaissance qu'il est question, non pas seulement celle de Nietzsche après un « long hiver », mais bien celle d'une humanité libérée des idéaux mortifères qui rendent la culture européenne malade, fatiguée, suicidaire. *Le Gai Savoir* ouvre ainsi chez Nietzsche le projet d'une guérison de l'humanité, d'un regain de force* et d'amour de la vie : « suprême espérance » qui ne saurait se conquérir que dans la douleur... et dans l'ivresse.

Les principales lignes d'analyse de l'œuvre se déploient selon trois orientations.

1. *Ecce homo*, « Pourquoi je suis un destin », § 8.

2. *Vogelfrei*, littéralement « libre comme l'oiseau », est une expression idiomatique signifiant « hors la loi ». Sur cette figure du prince troubadour, voir ci-dessus la note 370 du *GS*, p. 411.

3. *Ecce homo*, « Ainsi parlait Zarathoustra », § 1.

1°) Une critique des préjugés moraux, dans la lignée du travail accompli dans *Humain, trop humain* (1878-1879), ainsi que dans *Aurore*, mais dans laquelle se fait jour de manière de plus en plus précise la méthode généalogique*. Bien que celle-ci ne soit pas encore désignée par le terme qui fera sa notoriété, la symptomatologie évoquée dans la préface¹ et employée à de nombreuses reprises dans différents aphorismes² en est déjà une mise en œuvre.

2°) Une analyse serrée du nihilisme, dont le stade terminal s'annonce avec la mort de Dieu³, ce « point d'interrogation⁴ » qui fait *peser* le plus grand danger sur l'Europe contemporaine.

3°) Une refonte de la « tâche » du philosophe, appuyée sur les connaissances issues de la méthode généalogique. Cette tâche consistera à créer des valeurs* propres à *élever* un type supérieur d'humanité, ce qui ne saurait se faire sans un nouveau rapport affirmateur et joyeux à l'existence.

La compréhension de la préface commande d'abord une analyse de la métaphore de la maladie, c'est-à-dire une mise en évidence des processus historiques et culturels pathologiques qui aboutissent à l'annonce d'une tragédie : le nihilisme.

L'analyse du livre IV présente la manière dont Nietzsche entend remédier à cette crise des valeurs. La tâche du philosophe y apparaît totalement renouvelée, car ce n'est plus un simple penseur qu'il doit être, mais bien un créateur, s'il veut faire advenir des hommes « plus courageux, plus résistants, plus simples, plus gais⁵ ». Il faudra alors rendre compte de cette philosophie de l'affirmation qui est le cœur et le but du livre IV, et dont l'affect caractéristique donne son titre à l'œuvre : le « gai savoir ».

1. Fin du § 2.

2. Par exemple au § 333 ou au § 335.

3. GS, § 108, § 125, § 343.

4. GS, § 346.

5. GS, § 338.

1 — *La force de vivre : comment
surmonter les idéaux malades ?*

La préface à la seconde édition du *Gai Savoir* peut d'abord surprendre le lecteur : elle paraît se concentrer de manière autobiographique et anecdotique sur l'état de santé de Nietzsche, sa maladie et sa rémission. Il serait alors tentant de ne pas trop prendre au sérieux cette entrée en matière, qui paraît fort peu philosophique, et de dire à notre tour : « Mais laissons là monsieur Nietzsche : que nous importe que monsieur Nietzsche ait retrouvé la santé ¹ ? »

Cependant, en rester à cette lecture hâtive empêcherait de comprendre l'enjeu véritable de l'œuvre. La maladie est en effet pour Nietzsche essentiellement une métaphore, au sens où elle ne dénote pas une pathologie d'ordre organique (même si elle ne l'exclut pas). Cette métaphore synthétise en réalité deux idées : 1^o) D'une part, elle symbolise, par l'image d'une force vitale déclinante, d'un épuisement, le pessimisme théorique et l'ascétisme moral, qui se rejoignent comme stades premiers du nihilisme, c'est-à-dire d'une volonté de nier la vie. 2^o) D'autre part, elle désigne un état transitoire d'affaiblissement lié à l'expérimentation de nouvelles pensées, expérimentation qui engage une lutte. La maladie renvoie alors paradoxalement au processus caractérisant la « grande santé », c'est-à-dire au besoin de transformation et d'augmentation de sa force de l'homme foncièrement sain.

1. GS, Préface, § 2.

GLOSSAIRE

BRAVOURE (*Tapferkeit*) : Pulsion fondamentale du philosophe tel que Nietzsche le redéfinit, qui conduit celui-ci à « vivre dangereusement ». La bravoure n'est pas seulement une force d'âme consistant à supporter ou à endurer la douleur, mais bien une tendance à aller joyeusement au-devant du danger, à entrevoir avec exaltation le risque et l'incertitude. Elle est en effet l'expression de l'assurance pulsionnelle et du souhait concomitant de se mesurer à de nouvelles forces pour augmenter sa puissance.

FORCE (*Kraft*) : La force n'est pas à comprendre comme un concept scientifique chez Nietzsche, elle ne désigne pas, comme en physique, la modélisation d'une interaction mécaniste (comme c'est le cas pour la force gravitationnelle ou pour la force électromagnétique, par exemple). La critique effectuée par Nietzsche de la conception mécaniste de la force tient notamment au fait que le concept de force en physique ignore le caractère sélectif et interprétatif des interactions. « La » force désigne ainsi chez Nietzsche un certain état des rapports de subordination entre « les » forces, une certaine quantité de puissance disponible en fonction de la hiérarchie des processus pulsionnels.

La force et la faiblesse sont donc des métaphores et désignent des tendances, jamais des états absolus

[...]

CHRONOLOGIE

Dans le cas de Nietzsche, un point mérite d'être précisé de manière préalable. Outre la satisfaction d'une innocente curiosité, pour parler avec Hume, l'information biographique possède un intérêt spécifique : c'est une thèse nietzschéenne invariable en effet que rien n'est impersonnel chez un philosophe, et que sa pensée exprime ce qu'il est : en témoignent avec éclat les affirmations des paragraphes 2 et 3 de la préface ajoutée à la seconde édition du *Gai Savoir*. La fin du paragraphe 6 de *Par-delà bien et mal* est plus explicite encore. Le lecteur est absolument libre de dédaigner ce principe, le commentateur en a même l'obligation, à certains égards, si son ambition est d'éclairer et d'expliquer la logique interne de la pensée de Nietzsche : une chose est en effet de discerner les thèses d'un auteur et d'analyser la manière dont il les met en œuvre, une autre de se prononcer sur leur validité et d'en faire par conséquent ses propres principes. Encore faut-il pouvoir en analyser la mise en œuvre : il demeure donc nécessaire de *savoir* qu'au sein de la réflexion nietzschéenne, l'enjeu philosophique est des plus forts, raison pour laquelle, du reste, Nietzsche prendra soin de présenter lui-même son autobiographie : on lira donc attentivement *Ecce Homo* pour voir comment lui-même choisit de présenter les expériences fondamentales de sa vie et son parcours intellectuel. Le lecteur soucieux d'information biographique plus strictement factuelle consultera la biographie de C. P. Janz, *Nietzsche, biographie*, Paris, Gallimard, 1984-1985.

Friedrich Wilhelm Nietzsche naît le **15 octobre 1844** à Röcken, près de Leipzig ; il est issu d'une lignée de pasteurs

[...]

INDEX NOMINUM

- Ajax : 184.
Alcée : 130.
Alfieri : 139.
Apollon : 133, 134.
Archiloque : 130.
Ariston de Chios : 172.
Aristote : 90, 122, 128.
Armide : 252.
Asclépios : 279.
Auguste : 94.
Augustin (saint) : 318.
- Bahnsen : 313, 314.
Beethoven : 153.
Bellini : 124.
Béroalde : 175.
Bismarck : 309.
Bouddha : 161, 187, 291, 301.
Brutus : 145, 146.
- Cagliostro : 148.
Callimaque : 130.
Carlyle : 144.
César : 85, 86, 145.
Chamfort : 8, 142, 143.
Condillac : 333.
Corneille : 130.
Cromwell : 256.
- Damon : 133.

INDEX RERUM

- acquiescement : 29, 89, 246.
affect : 132, 133, 148, 293, 335.
amour : 13, 31, 32, 55, 61, 65, 73, 74, 75, 84, 85, 111,
113, 116, 118, 119, 120, 121, 133, 137, 142, 159, 175,
185, 186, 187, 194, 198, 226, 269, 274, 277, 288, 298,
312, 323, 324, 335, 344, 346, 360, 361.
animal : 58, 61, 67, 69, 93, 101, 121, 124, 137, 149, 166,
169, 188, 211, 212, 233, 246, 255, 256, 290, 300, 302,
303, 304, 319, 321.
apparition : 185, 208.
art : 15, 16, 17, 31, 32, 91, 95, 125, 127, 132, 135, 137,
139, 148, 149, 150, 157, 158, 159, 175, 184, 187, 192,
204, 235, 238, 239, 244, 265, 302, 307, 321, 325, 328,
329, 331, 333, 335, 342, 346, 347, 350, 366.
artiste : 16, 17, 32, 33, 66, 98, 111, 113, 114, 121, 123,
125, 134, 135, 137, 138, 148, 149, 153, 156, 169, 204,
216, 217, 239, 244, 245, 302, 307, 320, 321, 322, 329,
331, 332, 342, 347, 351.
aspiration : 32, 72, 74, 75, 126, 157, 175, 181, 186, 252,
292, 293, 320, 323, 334, 334, 335, 342.
audace : 13, 252, 332.
avenir : 29, 32, 50, 56, 57, 86, 123, 133, 134, 193, 196,
203, 227, 228, 233, 308, 309, 334, 335, 336, 337, 342,
343, 350, 353.
besoin : 27, 28, 32, 58, 59, 86, 91, 95, 96, 97, 123, 124,
125, 127, 141, 150, 153, 165, 170, 173, 191, 192, 193,
208, 231, 265, 275, 278, 280, 290, 292, 293, 298, 300,
301, 302, 303, 305, 309, 313, 318, 330, 331, 333, 334,
338, 343, 344, 346, 350, 351.

TABLE

<i>Introduction</i>	7
<i>Note sur la présente édition</i>	19

LE GAI SAVOIR

Préface à la seconde édition.....	25
Plaisanterie, ruse et vengeance.....	35
Premier livre	55
Second livre	111
Troisième livre.....	161
Quatrième livre - <i>Sanctus Januarius</i>	225
Cinquième livre - Nous, sans-peur	283
Appendice. Chansons du prince Vogelfrei.....	355
<i>Notes de la traduction</i>	369

DOSSIER

1. La force de vivre : comment surmonter les idéaux maladifs ?..... 417
2. La philosophie de l'avenir : une thérapeutique culturelle..... 445
3. Le gai savoir : l'affirmation de la vie ... 466

<i>Glossaire</i>	493
<i>Bibliographie</i>	499
<i>Chronologie</i>	513
<i>Index nominum</i>	521
<i>Index rerum</i>	524